Norois
Environnement, aménagement, société

227 | 2013
Sentir et ressentir la ville

Sentir et ressentir la ville à travers des ego-documents. L'exemple du Journal du passementier bavarois F.C. Krieger, 1821-1872

To Feel and to Perceive the Town in Egodocuments: the Example of the Diary of the Bavarian Braid Maker F.C. Krieger, 1821-1872

Robert Beck

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/norois/4660
DOI : 10.4000/norois.4660
ISBN : 978-2-7535-2916-8
ISSN : 1760-8546

Éditeur
Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2013
Pagination : 43-53
ISBN : 978-2-7535-2882-6
ISSN : 0029-182X

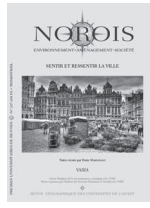
Référence électronique
Robert Beck, « Sentir et ressentir la ville à travers des ego-documents. L'exemple du Journal du passementier bavarois F.C. Krieger, 1821-1872 », *Norois* [En ligne], 227 | 2013, mis en ligne le 30 juin 2015, consulté le 13 janvier 2022. URL : http://journals.openedition.org/norois/4660 ; DOI : https://doi.org/10.4000/norois.4660

© Tous droits réservés

Norois n° 227, 2013/2, p. 43-53

PUR Réseau des Universités OUEST ATLANTIQUE
www.pur-editions.fr

NOROIS
ENVIRONNEMENT•AMÉNAGEMENT•SOCIÉTÉ
Revue en ligne : ***http://norois.revues.org***



Sentir et ressentir la ville à travers des ego-documents L'exemple du *Journal* du passementier bavarois F. C. Krieger, 1821-1872

To Feel and to Perceive the Town in Egodocuments: The Example of the Diary of the Bavarian Braid Maker F. C. Krieger, 1821-1872

Robert Beck

CeTHis, (Université François-Rabelais, Tours), 3, rue des Tanneurs – 37 000 Tours, *(robert.beck@univ-tours.fr)*

Résumé : Le maître passementier Franz Caspar Krieger, habitant de la ville bavaroise de Landshut, a tenu quotidiennement un journal durant 51 ans, de juin 1821 jusqu'en février 1872. Ce récit de tous les jours constitue aussi une source directe et indirecte des sensibilités et du paysage sensoriel du diariste. Selon la perception sensorielle de F. C. Krieger, il est possible de distinguer deux figures de la ville : d'un côté la ville ordinaire, où l'appareil sensoriel établit des liens de familiarité grâce à la vue, à l'ouïe et au toucher, et de l'autre côté la ville « exceptionnelle », celle de la catastrophe, mais aussi de la fête. Les perceptions sensorielles dessinent ainsi des ambiances, celle de la rue, de l'intérieur des tavernes, de la vie religieuse. Le ressenti de sa ville constitue finalement une somme d'ambiances qui suscitent en lui des sentiments de familiarité et d'identité avec l'espace urbain et avec la communauté de ses habitants.

Abstract: *For 51 years, from 1821 until 1872, the master passementier Franz Caspar Krieger, who lives in the Bavarian town of Landshut, keeps a daily diary. This writing is a direct and indirect source of sensory landscape and sensitivities of the diarist. According to the sensory perception of F. C. Krieger, it is possible to distinguish two figures of the city: the ordinary city, where the sensory apparatus establishes links of familiarity due to sight, hearing and touch. But the exceptional city also becomes an object of the sensitive apparatus – the disaster, the party… The sensory perceptions create ambiances, that of the street, the religious life, inside public houses… The feeling of city finally results from a sum of moods which arouse in him feelings of familiarity and identification with urban space and urban community.*

Mots clés : environnement urbain – perception sensorielle – sensibilités – journal d'un artisan – Bavière/Landshut – XIXe siècle

Mots clés: *Urban environment – sensory perception – sensibilities – a craftsman's diary – Bavaria/Landshut – 19th century*

Le rapport d'un habitant d'une ville avec son environnement urbain se construit par des souvenirs, des fantaisies ou encore des rêveries. Mais les expériences sensorielles y contribuent également de façon décisive : le paysage visuel du bâti et de l'animation des rues et des places, l'environnement sonore, le paysage olfactif, ainsi que le contact physique avec le bâti urbain, le toucher. Ces rapports peuvent se caractériser par l'attirance, la familiarité, mais aussi le rejet. En effet, les sensibilités sont soumises, entre autres, à des évolutions culturelles qui peuvent aussi progressivement

Article reçu le 17 janvier 2012 ; définitivement accepté le 5 mai 2013

conduire au rejet : un refus croissant des miasmes (Corbin, 1982), une sensibilité croissante face aux bruits de la rue, ressentis de plus en plus comme étant insupportables (Balaÿ, 2003 ; 2006)… Les nombreuses ordonnances des villes depuis la fin de l'Ancien Régime, pour régler et contrôler les diverses activités dans l'espace public constituent un témoignage de cette sensibilité croissante de la société urbaine. Ces expériences sensorielles constituent aussi des marqueurs dans le paysage urbain – les critères esthétiques de la vue, comme la nature de l'odorat ou encore celle du paysage sonore contribuent à produire de la distinction, pouvant aller jusqu'au rejet de l'« autre », de l'ouvrier, de l'immigré (Raab, 2001).

L'objet de cette étude est une ville bavaroise dans une grande première moitié du XIX^e^ siècle, Landshut, en Basse-Bavière, située à 70 km au nord-est de Munich. Recensant un peu plus de 7 000 habitants vers 1810, moins de 10 000 vers 1860, cette localité garde le caractère d'une ville médiévale et reste à l'écart du processus d'industrialisation avant 1870, malgré l'arrivée du rail en 1858 (Herzog, 1994). Ville garnison, elle perd son université en 1826, pour devenir siège du gouvernement du district de Basse-Bavière en 1839. Sa population se compose donc surtout de fonctionnaires, de militaires, d'artisans et de commerçants, qui dominent aussi, à part les militaires, l'administration municipale. Cette ville de taille modeste s'inscrit dans cette catégorie de « *home towns* » du Sud et de l'Ouest de l'Allemagne, analysée par l'historien américain Mack Walker (Walker, 1971). Ce dernier a défini les sociétés de ces petites villes comme des communautés fermées sur elles-mêmes derrière la protection symbolique des remparts médiévaux, et fortement attachées à l'ordre établi, à un système socio-économique traditionnel dominé par l'artisanat et défendu par les corporations, ainsi qu'aux privilèges dont elles jouissent, comme le droit d'accorder aux nouveaux habitants les concessions professionnelles ou le droit de résidence.

C'est dans cette ville que le maître passementier Franz Caspar Krieger (1795-1872) tient un journal entre juin 1821 et février 1872, qui sert de source principale pour cette étude. Les entrées sont quotidiennes, à l'exception de ses dernières années quand des maladies empêchent périodiquement ce récit quotidien[1]. L'auteur de cet ego-document[2] vit à Landshut depuis son mariage en 1818 où il mène, en tant que maître passementier, l'existence d'un bourgeois modeste. C'est dans ce cadre qu'il commence en 1821 ce récit quotidien de sa vie, de celle de sa famille, de son travail, de ses loisirs, de sa vie publique (il revêtit, entre autres, les fonctions d'un conseiller municipal et d'un magistrat de la ville) et associative, de ses activités religieuses, des grands événements qui touchent son univers, de ses voyages.

L'auteur précise au début du récit de tenir ce *Journal* pour des raisons historiques, ce qui lui conférait le caractère d'une chronologie. Or, durant les années de sa rédaction, la nature de cet ego-document évolue, au point de s'attribuer parfois des caractéristiques d'un journal intime. Le caractère de ce *Journal* est finalement hybride, à la fois chronique, livre de raison et journal intime. Il est tout à fait possible que le Journal remplisse finalement plusieurs fonctions pour le diariste durant les cinq décennies de sa rédaction : tenir un journal lui attribue une identité, car la rédaction d'un tel ego-document est plutôt rare dans les régions catholiques de la Bavière. Ce récit quotidien lui sert également de garde-mémoire, fonction importante notamment lors de ses vieux jours.

Quant à l'auteur, il s'agit d'un simple artisan, homme de tradition[3] et d'une grande religiosité (Beck, 2010). Son écriture est simple et le cadre de narration se concentre en général sur la vie quotidienne de son auteur et sur le cadre fixe de la ville de Landshut et de ses environs[4]. Pour sortir de cet univers assez clos dans son récit, il faut l'irruption de l'exceptionnel dans sa vie quotidienne ordinaire – ce qui concerne aussi ses expériences sensorielles dont les évocations dans le *Journal* se limitent cependant à l'ouïe, à la vue et au sens gustatif. L'olfactif et le tactile, en revanche, ne trouvent aucune entrée

1. *Tagebücher Franz Caspar Krieger,* Archives municipales, Landshut. Ce journal est rédigé dans 51 cahiers in-16°, d'une centaine de pages, un pour chaque année (à l'exception des années 1821 et 1822, rassemblées dans un seul cahier).
2. Nous comprenons, sous ce terme d'ego-document, les journaux intimes, livres de raison, journaux tout court…, dont le contenu exprime une dimension personnelle, dévoilant la pensée et la vie de son auteur.
3. Dans sa nécrologie, le quotidien catholique de Landshut le considère comme *un homme de vieille tradition*, tout comme il parle d'*un des derniers représentants bourgeois d'une époque révolue*. Archives municipales de Landshut, *Landshuter Zeitung*, 3 janvier 1873.
4. Cela ne l'empêche pas de fournir des descriptions assez détaillées lors de ses voyages.

dans ce *Journal* de 5 500 pages. Le diariste juge en général les réalités « banales » de son quotidien sans intérêt pour son récit de tous les jours. De même, son corps ne constitue pas l'objet de sa narration. Cette omission est le résultat d'une pudeur typique d'une société catholique qui, considérant le corps comme source de péché, renvoie tout contact physique au seul univers discret de la sexualité, qui ne se dit et ne s'écrit pas (Corbin, 2005). Cet interdit s'exprime aussi à travers la plume du diariste qui renonce, à titre d'exemple, à toute description physique des individus qui apparaissent dans le *Journal*. La plume aurait ainsi traduit et trahi un regard scrutant le corps d'une autre personne, fait indicible. Or, en bannissant de cette manière l'univers corporel en dehors des pages du *Journal*, l'auteur inclut aussi dans cette démarche les récepteurs sensoriels, ce qui constitue une deuxième explication de la rareté des évocations concernant la vue, l'ouïe et le toucher, et de l'absence de l'odorat, le plus intime de tous les sens[5].

Mais malgré ces absences, il est tout à fait possible de reconstruire le paysage sensoriel de l'auteur et la façon de sentir et ressentir cette ville, devenue son cadre de vie depuis son mariage en 1818, quand il devient propriétaire et habitant d'une maison située dans la Schirmgasse, ruelle située au plein centre qui relie les deux artères principales de la ville. Malgré tous les non-dits, le *Journal* lui-même constitue d'abord une source de première main : par ses propres témoignages, ensuite par une lecture « entre les lignes » et, finalement, par la possibilité de croiser certains éléments de cette écriture quotidienne, de trouver de cette manière des redondances ou des contradictions, des renseignements complémentaires, des répétitions synonymes d'importance pour l'auteur… Il est aussi possible de comparer certaines données fournies par le *Journal* avec d'autres documents concernant l'environnement physique de son auteur, comme des traités hygiénistes, ainsi que quelques rapports municipaux sur la salubrité publique. Le *Journal de captivité*[6], tenu par deux officiers français, Auguste Cabrié et Grouchy, prisonniers de guerre à Landshut de septembre 1870 jusqu'en mars 1871, fournit une description détaillée et dense de cette ville et de sa société. Le hasard les fait aussi élire domicile dans la rue où réside le maître passementier, ce qui nous fournit un témoignage des environs directs du diariste pour les dernières années de sa vie.

Pour mener à bien cette enquête concernant la perception sensorielle d'une ville à travers cet ego-document, nous allons passer par chacun des quatre sens retenus[7] : la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher. Cette approche doit permettre d'analyser le rôle de chacun des sens évoqués dans la construction des rapports du diariste avec Landshut, c'est-à-dire dans sa façon de sentir et ressentir cette ville.

Voir et ressentir la ville

Les évocations du visuel dans le *Journal* sont rares. Jamais, par exemple, F.C. Krieger ne parle de la beauté, des couleurs ou des formes des bâtiments, des rues, des parcs, des statues, etc., sauf lors de ses voyages. Deux formes de perception visuelle se dégagent cependant. La première réside dans la recherche d'un cadre qui permette de saisir la globalité de la ville, en montant sur les hauteurs du clocher de la cathédrale Saint-Martin, du château de la Trausnitz, ou des collines des environs de la ville. Ce 24 avril 1825, il grimpe en compagnie de quelques amis la colline où se trouve le château de la Trausnitz, pour visiter ce monument exceptionnellement ouvert au public. Mais surtout, *nous nous réjouissions de cette vue sublime* qu'autorise cette position élevée sur la ville et la vallée de l'Isar (*Journal*, 24 avril 1823).

La quête de cette perspective s'inscrit d'abord dans la volonté d'obtenir un autre regard sur cet espace de vie quotidienne en prenant une certaine distance, source de réflexion. L'objectif primaire de cette recherche visuelle est cependant le repérage des endroits importants de sa propre vie, les rues qui lui sont familières, aussi bien ses lieux de sociabilité que ses lieux de vie familiale et professionnelle.

5. Ce constat pose en général le problème des ego-documents comme source de l'historien. Son exploitation demande une approche critique, « méfiante », face à la subjectivité de l'auteur et de sa tentation de créer un personnage idéal aux yeux des futurs lecteurs, cachant les faits gênants à cette construction, ce qui peut aller jusqu'au mensonge. L'historien, pour éviter cet écueil d'une écriture manipulatrice, ne possède que le droit de croiser les données d'un tel document personnel avec d'autres données – contenus dans l'ego-document lui-même, ou tirées des archives. Ce n'est qu'à cette condition-là qu'une telle source peut obtenir sa valeur documentaire pour l'historien. Pour l'ego-document comme source historique, voir aussi Ch. Hämmerle, 2009.

6. Conservé aux archives municipales de Landshut.

7. Le sens gustatif apparaît dans le *Journal* mais il ne nous semble pas déterminant pour le fait de « sentir et ressentir une ville », même s'il arrive à F. C. Krieger de juger une ville, lors de ses voyages, selon le goût de la bière locale.

Le regard du haut du clocher de Saint-Martin ou du château de la Trausnitz dont l'historien local et contemporain de F.C. Krieger, Alois Staudenraus, fait l'éloge (Staudenraus, 1838), l'aide à embrasser cet univers : sa propre maison, située à quelques dizaines de mètres de la cathédrale, sa boutique de mercerie[8] dans la rue principale, les églises et les tavernes qui lui sont familières, les maisons de ses amis et connaissances, les activités de la ville. Ce regard du haut lui montre le cadre de sa vie comme une scène de théâtre, suscitant donc une réflexion chez cet acteur-spectateur de sa propre vie.

Ces expériences visuelles peuvent engendrer en lui un sentiment de bonheur : *nous nous sommes réjouis de ce printemps magnifique et de la belle vue*, écrit-il lors d'une promenade vers un petit château, situé sur une des collines et offrant un beau panorama de la ville. Ce sentiment de bonheur que lui procure la vue sur sa ville, éveille même des sentiments religieux, au point de faire une *prière fervente* (*Journal*, 30 avril 1827). À cette époque, le maître passementier connaît de grands problèmes, d'ordre financier et familial, que cette expérience sensorielle sous forme de prise de distance visuelle semble relativiser et éloigner au moins durant un certain temps. Le même phénomène se produit lors d'une phase de dépression quand à la fois le beau temps du printemps et la vue du haut d'une colline sur Landshut suscitent chez lui le même effet de consolation (*Journal*, 25 avril 1836). À plusieurs reprises, la quête de cet autre regard sur la ville est liée à des activités religieuses, par exemple en grimpant dès cinq heures du matin sur une des collines pour se rendre à l'église de Maria Bründl, lieu de pèlerinage. Ce chemin lui offre de belles vues sur la ville encore endormie, immergée dans les premiers rayons du soleil, ce qui lui confère un aspect de fraîcheur et d'innocence : à la fois la religion et l'expérience visuelle de Landshut dans les brumes de l'aube lui procurent un sentiment d'optimisme et de joie (*Journal*, 21 mai 1850). Peut-être le jeune philosophe Henri-Frédéric Amiel, lors de son séjour à Tübingen en 1848, exprime-t-il mieux encore ce sentiment de bonheur suite à une prise de distance, voire de libération qu'offrent de tels points de vue, quand il étudie lors d'une promenade matinale dans la pâle lueur du soleil de novembre la silhouette de la ville et la topographie des environs :

> « Cette promenade a réveillé en moi plusieurs impressions anciennes : j'ai retrouvé le bien-être des hauteurs, ce sentiment d'affranchissement qu'on éprouve en dominant sa motte de terre […]. Réduire, condenser, enserrer ce qui vous enserrait c'est une conquête qui élargit la poitrine comme le coup d'œil » (Amiel, 1976).

Il existe une seconde forme de perception visuelle recherchée de sa ville de résidence, notamment lors de ses promenades dans les environs : une vue qui correspond à une forme de peinture également en vogue lors des premières décennies du XIX^e^ siècle, les « veduta ». Il s'agit d'une peinture panoramique qui cherche à saisir la globalité d'une ville tout en l'intégrant dans un cadre formé par la nature. Au XIX^e^ siècle, cette production artistique est relativement méprisée par les critiques d'art, mais appréciée par la bourgeoisie (Köng, 1996). Lors des promenades de plusieurs kilomètres en dehors des portes de la ville, le diariste recherche souvent cette perspective : un regard d'une certaine distance, qui embrasse la silhouette de la ville, dominée par le clocher de Saint-Martin et le château de la Trausnitz, l'ensemble plongé dans un cadre naturel formé par les collines (König, 1996).

Selon Gudrun M. König, la recherche de ces points de vue constitue l'expression d'une bourgeoisie en train de s'émanciper politiquement et socialement. La vue de l'espace urbain qui conditionne son existence sociale, tout en lui procurant un sentiment de sécurité et d'identité, obtient ainsi une importance capitale dans la mentalité collective de ces bourgeoisies des petites et moyennes villes de l'Allemagne du Sud et de l'Ouest. En même temps, Gudrun M. König constate aussi une fonction des « vedutas » comme consolidation des pouvoirs traditionnels. Cet univers a en effet besoin de la protection de la monarchie bavaroise, tout comme son identité est aussi fortement imprégnée par le catholicisme. Ces constats s'appliquent tout à fait à la communauté bourgeoise de Landshut, pilier fidèle du pouvoir de la monarchie bavaroise et de l'Église catholique mais, en même temps, aussi en train de s'émanciper par rapport aux élites traditionnelles de l'aristocratie en profitant des possibilités offertes

8. Le droit de tenir une boutique de mercerie est lié à celui d'exercer la passementerie. Archives municipales, Landshut, B2 11578. *Schreiben des kgl. Stadtgerichts Landshut an das kgl. Handelsgericht Landshut, 3 septembre 1862*.

depuis les réformes effectuées par l'administration Montgelas (Weis, 2005). Or, les communautés urbaines des *home towns* constituent justement les bases de cette aspiration émancipatrice.

À côté de la reconnaissance de l'ordre établi, religieux et temporel, ces vues confirment une identité établie avec cet espace urbain et sa communauté, et expriment également, au même titre que les vues du haut, la fierté ressentie au sujet de ce cadre de vie et de son histoire, et contribuent ainsi à tisser les liens de l'habitant avec sa cité. Il existe donc un lien indéniable entre le sens de la vue et le fait de ressentir chez le diariste : à travers elle se reflète un sentiment de familiarité et de fierté d'un univers urbain qu'il s'agit de défendre et de conserver contre les assauts de ses nouveaux adversaires que représentent l'industrialisation et le libéralisme.

Ce lien avec sa ville à travers le contact visuel se fait remarquer aussi dans le cas de modifications de l'environnement urbain. À partir des années 1850, avec l'arrivée du train, la construction d'une gare, mais aussi le percement de nouvelles rues et les travaux d'assainissement, la modernité fait son entrée et commence à modifier le caractère médiéval de Landshut. La sensibilité visuelle du diariste recherche la dynamique de cette modernité : il se rend lors de ses promenades à l'endroit de la nouvelle gare, dès le stade de projet[9], tout comme il visite la nouvelle usine à gaz (*Journal*, 18 août 1858), ou encore les chantiers de nouvelles rues et routes qui renouvèlent ou complètent les infrastructures de la ville.

Ces expériences visuelles d'un environnement en plein changement, en voie de modernisation qui met en péril les structures d'une société traditionnelle, basée sur des formes de production classiques, ne semblent pas effrayer cet homme, pourtant lui-même d'une conception conservatrice et qui refusera les réformes entamées par le gouvernement du royaume de Bavière à partir de 1867. Au contraire, en tant que citoyen, il semble apprécier les changements de cette ville qui modifient son paysage, au moins à la périphérie, sans se rendre compte, en tant qu'artisan, des transformations socio-économiques qui se profilent en filigrane[10]. Il s'agit pour lui d'aspects d'une urbanité qui élèvent Landshut au rang des villes équipées de ces conquêtes de la technique moderne. Il juge cette urbanité nécessaire si la ville veut garder le rang qu'elle occupe en tant que siège du gouvernement de la Basse-Bavière, face à la concurrence d'autres villes. Ainsi ne connaît-il aucun problème pour intégrer ces nouveautés dans l'imaginaire spatial de son environnement urbain.

Les sons de la ville

L'ouïe représente le sens que le diariste évoque certainement le plus souvent. Cela dit, il faut des situations exceptionnelles, par exemples des festivités ou des alertes, pour que le maître passementier note ses sensations auditives. De même, quand son environnement sonore habituel est soumis à des modifications – lors de grands froids, il entend alors des chariots qui *sifflent comme des chardonnerets* (*Journal*, 21 janvier 1838), ou qui *rotent* (*Journal*, 26 décembre 1844) dans les mêmes circonstances.

Il est tout à fait possible de dessiner ce paysage sonore que Balaÿ considère comme une ambiance sonore où il faut prendre en compte le vif du son, l'émotion de l'écoute, les caractéristiques phoniques des sons de lieux urbains qui agissent comme repères pour le citadin, ainsi que les sonorités identifiées[11].

Il s'agit donc d'un mélange auditif que lui offre l'espace de sa rue : le roulement des chariots, des charrettes, des voitures, le hennissement des chevaux, les cris de leurs conducteurs, voire le sifflement et le claquement de leurs fouets… Ce sont ensuite les bruits des activités professionnelles de la rue qui contribuent à cette ambiance : le battement du marteau dans la forge, les cris de la scie du menuisier et plein d'autres sonorités produites par les activités de cette rue, comme le roulement des

9. Dès octobre 1856, il se rend à l'endroit choisi pour la future gare, promenade répétée à nombreuses reprises lors de la construction, puis lors de la première année d'exploitation de la nouvelle ligne reliant Landshut à Munich.

10. Son engagement dans le catholicisme politique en 1849/50, qui combat la modernité politique et économique décidée par le premier Parlement allemand de Francfort, s'explique déjà par sa préoccupation d'empêcher tout changement dans le système socio-économique de son univers urbain. Il attribuera, à partir des réformes du statut des métiers, décidées en 1867, la fin d'un monde « traditionnel » aux mesures prises par le gouvernement bavarois, méconnaissant ainsi les effets des aménagements urbanistiques entrepris dans sa ville déjà avant cette date.

11. Voir, au sujet d'une ambiance sonore, la contribution de balaÿ (O.) au colloque *Les cinq sens de la ville*, Tours, Université François Rabelais, 19 et 20 mai 2011 (actes parus aux Presses Universitaires François-Rabelais, Tours, 2013, sous la direction de Beck (R), Krampl (U.), Rétaillaud-Bajac (E.). Quant à l'approche méthodologique d'une telle démarche, voir Corbin (A.), 1991.

fûts de bière devant les tavernes, qui concourent à cette ambiance sonore, signe d'une activité rassurante pour le diariste[12]. L'étroitesse de la rue sert en outre de caisse de résonance, augmentant encore le volume phonique.

Cet ensemble est aussi envahi par des cris d'enfants jouant dans cet espace, ainsi que par le son de conversations, signe d'une sociabilité locale et informelle. Pendant la belle saison, quand les fenêtres sont ouvertes, il faut y ajouter d'autres formes de conversation, des disputes, mais aussi des travaux domestiques, artisanaux ou ménagers.

Ce paysage sonore, au même titre que les autres champs sensoriels, est en effet soumis aux évolutions apportées par les changements entraînés par les heures, les jours, les saisons, la météo, etc. Il évolue avec l'arrivée de la soirée et de la nuit, l'arrêt des travaux, puis, à partir de onze heures du soir, la fermeture des tavernes avec leurs chants et leurs chœurs, selon le témoignage d'Auguste Cabrié. Ce dernier fournit d'ailleurs encore un détail du paysage sonore du soir de la Schirmgasse : avec une exagération certaine, cet officier français entend sortir de toutes les maisons de la ville de la musique le soir, au point qu'il se promène avec ses camarades durant ces heures-là pour en profiter. Dans la Schirmgasse, la musique des pianos prédominerait.

La pluie apporte des modifications à ce paysage sonore – l'écoulement des gouttières, le bruit des roues dans les flaques d'eau… Le vendredi, jour du marché, connaît une animation renforcée des rues. Le dimanche s'annonce par une diminution de l'intensité du paysage sonore, plus calme d'abord, annonce de ce temps suspendu qui caractérise ce jour-là, qui apporte ensuite d'autres sonorités – le son des cloches plus intense, les bavardages des fidèles se rendant à la messe de la cathédrale[13]… Les saisons n'offrent pas non plus le même paysage sonore : ainsi la neige amortit-elle les sons, tout comme le froid empêche une sociabilité de rue continue, quand la vie sociale se retire vers l'intérieur des maisons.

Ce paysage sonore évolue aussi durant ces années. Le pavage de 1865 notamment modifie sensiblement cette coulisse sonore, en remplaçant le bruit des roues ou de bottes cloutées qui touchent des cailloux, par celui produit par le contact des pavés. De même, l'ouverture de la gare en 1858 amène de nouvelles sonorités, perceptibles de loin, comme le sifflement des locomotives, signe de modernité.

L'espace de la Schirmgasse avec son paysage sonore ambiant, contribue à la familiarité du diariste avec son environnement et son voisinage. Son chez-soi, qui n'est pas seulement la maison où il loge mais aussi la rue où elle se trouve, avec ses contacts sociaux quotidiens, sa sociabilité locale, informelle, se définit aussi par cette ambiance sonore, habituelle et familière, contribue à lui procurer un sentiment de sécurité. Dans la représentation qu'il possède de sa ville, ce paysage sonore constitue un élément structurant.

Les cloches constituent un élément capital dans ce paysage sonore, dans leur fonction à la fois temporelle et religieuse. Toutes les indications horaires du diariste dans le *Journal* sont les quarts, demies ou pleines heures, ce qui correspond donc au rythme temporel imposé par la sonnerie des cloches.

Cet indicateur temporel peut déjà prendre une dimension religieuse, comme c'est le cas pour l'angélus, notamment le soir, rappelant la mort du Christ et invitant les fidèles au recueillement, invitation bien suivie dans cette société profondément religieuse, selon les observations d'Auguste Cabrié.

Annonces religieuses et annonces temporelles cohabitent et se complètent donc. À part l'angélus, les cloches rappellent le vendredi la crucifixion du Seigneur, le samedi, elles annoncent la fête religieuse du dimanche, puis les dimanches eux-mêmes et les fêtes, elles appellent par la même volée les fidèles aux offices religieux, messes, chapelets, rosaires, sonnent lors de grands moments liturgiques et annoncent leur fin. De même, elles annoncent la naissance du Christ lors de la messe de minuit, tout comme elles avisent de sa résurrection la nuit de Pâques. Vu le nombre d'églises paroissiales et succursales, ainsi que celles des couvents, dans l'ensemble plus d'une dizaine dans cet espace urbain, il est facile de s'imaginer la densité de ce tapis sonore que constitue la sonnerie cultuelle. La seule cathédrale de Saint Martin possède 12 cloches de tailles diverses, dont certaines sont dotées d'un sobriquet, comme la *Bavaroise* (Staudenraus, 1835), que F. C. Krieger connaît certainement[14].

12. Nous avons repris la nature des métiers, situés dans la Schirmgasse, dans T. Herzog, 1957.

13. La pratique religieuse est quasi générale à Landshut au XIX^e^ siècle.

14. Il fait partie de la fabrique paroissiale.

Les cloches indiquent les rites de passage – baptêmes, mariages –, soulignant à cette occasion aussi la qualité sociale et morale du paroissien – silence lors du mariage d'une fille-mère, sonnerie avec une cloche plus grosse et plus longtemps lors de la naissance d'un garçon (Hense, 1998 ; Corbin, 1994). Les cloches avertissent aussi d'une agonie, puis d'un trépas, invitant la communauté au recueillement, à la prière, au deuil. La clochette qui accompagne le viatique confirme alors l'annonce faite par le tintement de la cloche, alors que les habitants allument des bougies aux fenêtres lors du passage du prêtre se rendant au lit du mourant (Metken, 1984). Le visuel complète alors la force émotive de la cloche.

La sonnerie cultuelle apporte alors cette recharge sacrale évoquée par Alphonse Dupront (Corbin, 1994). Le diariste, homme profondément religieux, est touché émotionnellement par cette force d'un paysage campanaire qui définit le caractère et le rythme de sa vie religieuse. Cette familiarité avec le temps religieux de sa ville explique aussi son opposition à la construction d'une église protestante (Flothow, 2003-2004), dont la sonnerie se distingue, invitant les fidèles dès 4 ou 5 heures du matin à la prière, donc avant l'angélus des églises catholiques, ou sonnant encore le vendredi saint, jour de silence de toutes les cloches de l'Église de Rome. Sa perception d'un temps religieux, défini par l'Église catholique et illustrée par les sons de « ses » cloches dont il est familier, est alors perturbée par la concurrence d'une autre confession.

Des événements exceptionnels, religieux ou profanes, constituent une autre occasion pour faire sonner les cloches en volée : religieux, comme à l'occasion de l'entrée de l'archevêque de Munich (*Journal*, 7 mai 1841), ou lors de grands événements au sein de l'Église catholique (*Journal*, 24 janvier 1847). Profane, lors de l'entrée en ville du roi de Bavière ou d'un membre de sa famille[15], puis à l'occasion du deuil du monarque. Dans ce dernier cas, il faut alors sonner toutes les cloches de toutes les églises de la ville durant six semaines pendant une heure à partir de midi, expérience sensorielle certainement profonde pour le diariste, un partisan convaincu de la monarchie bavaroise. Le fait de noter cette sonnerie exceptionnelle régulièrement dans le *Journal* témoigne de cette force émotive que véhicule ce paysage campanaire d'une grande intensité.

Dans le contexte profane, la sonnerie des cloches est souvent soutenue par des tirs de canons, comme lors du retour de la garnison après la campagne de France en 1871 (*Journal*, 19 juillet 1871). Les tirs de canons se substituent aux cloches pour d'autres événements, aussi bien pour l'élection des grands électeurs en 1848 (*Journal,* 25 avril 1848), que pour une victoire militaire comme la reddition de Strasbourg en 1870 (*Journal*, 29 septembre 1870). Le clergé refuse dans ce contexte d'accorder le soutien sonore de l'Église à ces festivités purement profanes.

Les croyances populaires attribuent aussi aux cloches une vertu prophylactique. Ainsi sonnent-elles avant et après un orage durant trois minutes (Hense, 1998). D'une façon générale, sur le plan des sens et notamment celui de l'ouïe, c'est certainement la sonnerie d'alerte qui possède la force la plus émotionnelle, notamment lorsqu'elle annonce l'incendie. On sonne alors le tocsin, bat le tambour, joue des trompettes et tire avec des fusils (*Journal*, 28 août 1826) : *un bruit terrible !* En effet, il fait si clair dans la nuit qu'il pense d'abord que toute une rue serait la proie des flammes. F.C. Krieger est certainement encore plus sensible que ses compatriotes à ces alertes qui déchirent la tranquillité de la nuit. En effet, un an avant sa naissance, un incendie a entièrement détruit sa future ville natale de Vilshofen et sa maison paternelle et, même s'il n'a pas vécu lui-même cette catastrophe, il est facile de s'imaginer que le souvenir de cet incendie faisait partie d'une tradition orale dans l'environnement de son enfance, marquant ainsi profondément sa sensibilité au point qu'il note, durant toute la durée du *Journal*, toutes les villes détruites par le feu dans l'ensemble de l'Europe. Être réveillé ainsi la nuit par cette sonnerie brusque, irrégulière, renforcée par d'autres moyens d'alerte sonores, déclenche chez lui la panique et l'horreur, lui inspirant l'anxiété de la privation, par les flammes, de son environnement habituel.

Sentir la ville

L'absence de toute évocation de l'odorat dans le *Journal* nous oblige à reconstruire le paysage olfactif à partir d'autres indices. Nous allons nous focaliser, pour cette partie, sur une définition de cet environ-

15. Il semble, selon Hense (A.), 1998, qu'il s'agisse ici de la transgression d'un décret de 1807 interdisant l'accueil du monarque par la sonnerie des cloches.

nement dans sa vie quotidienne, avant d'analyser le rôle de l'odorat lors de temps religieux.

En hiver, la fermeture hermétique, chez lui, des deux fenêtres de chaque châssis[16] crée à l'intérieur du foyer un paysage olfactif où l'air consommé par les habitants se rencontre avec l'exhalaison de ces mêmes habitants, assez nombreux durant quelques décennies dans le ménage du diariste[17], avec les effluves de la cuisine, l'odeur de bois brûlé dans les poêles, avec celle des chandelles, puis des lampes à pétrole (Saldern, A. v., 1997)[18]. Le diariste ne semble, *a priori*, pas en souffrir, mais le fait de quitter la maison tous les soirs pour se rendre dans les tavernes, ne s'explique pas seulement par la promiscuité domestique, par la nécessité sociale de passer la soirée à la taverne, ainsi que par la recherche d'une sociabilité masculine, mais aussi par la volonté d'échapper de cette manière à une ambiance olfactive domestique. Certes, il n'est pas sûr que les odeurs de ces tavernes soient plus agréables à supporter – un mélange de senteurs de tabac, de bière, de lampes de pétrole[19], de cuisine, souvent dans une chaleur torride créée par de grands poêles en faïence, domine ces espaces qui ne sont jamais aérés durant plusieurs mois : *une atmosphère difficilement respirable pour tout autre qu'un aborigène, habitué dès l'enfance à des odeurs qui n'ont des noms dans aucune langue*, règne dans ces lieux selon les propos d'Auguste Cabrié. Mais pour le diariste, il s'agit de retrouver le cercle de ses amis et de ses connaissances, de participer à la vie sociale de la ville, dont les tavernes constituent le forum principal, ce qui lui fait accepter cette ambiance olfactive coutumière. Il retrouve donc dans les tavernes une ambiance à laquelle contribuent, à côté de l'olfactif, à la fois l'ouïe – les conversations des buveurs, leurs chants – voire, pour évoquer exceptionnellement, le sens gustatif – la qualité de bière joue un rôle, au point de faire changer de taverne le diariste et sa société (*Journal*, 11 novembre 1821).

En été, à l'époque des fenêtres ouvertes, ce sont les effluves des latrines, situées dans la cour, ou encore les émanations en provenance des logements du voisinage, voire du fumier déposé dans le grand jardin qui juxtapose la maison habitée par les Krieger[20]. S'ajoutent les odeurs venant de la rue et des environs, dominant ainsi l'espace domestique du diariste.

La Schirmgasse possède en effet une mauvaise réputation dans les écrits hygiénistes de cette époque. Encore en 1878, le D[r] Schreyer s'indigne du fait que cette rue a été plusieurs fois un foyer d'épidémies. Il en attribue la responsabilité au mauvais système des latrines, puis au sol trempé d'éléments en putréfaction. Son témoignage est donc un indicateur précieux du paysage olfactif des environs directs du diariste (Schreyer, 1878). Malgré la canalisation entreprise en 1865, il existe toujours des restes de cuisine ou des déchets des cours dans les rigoles, bouchant les canaux – ce qui soulève la question de l'état de cette rue avant 1865. Certes, il existe des interdictions municipales comme de verser du liquide ou d'accepter la présence de volaille ou de cochons dans les rues[21]. Ces premiers efforts ne semblent pas empêcher que les effluves des maisons, la boue de la rue, les eaux usées et autres saletés qui sortent des maisons dessinent un paysage olfactif se définissant par des miasmes dans un espace assez clos et peu ventilé.

Le diariste reste silencieux à ce sujet, mais quand il se plaint de fortes chaleurs en été, il s'agit aussi d'un mal-être (des maux de tête, voire des migraines) par rapport à ces miasmes, ressentis encore plus fortement que le reste de l'année. Sa recherche permanente de la campagne des environs de la ville lors de ses promenades, notamment lors de fortes chaleurs, s'inscrit également dans cette logique[22]. Cela dit, il ne dévoile pas une sensibilité face aux mauvaises odeurs, qui suivrait celle de ses contemporains, bien plus prêts à rejeter progressivement les miasmes de la ville dans le cadre d'un processus de désodorisation (Corbin, 1982).

16. Qu'il isole en outre avec de la mousse, ce qui empêche une ouverture durant l'hiver. *Journal*, 15 novembre 1846.
17. Vers 1835, huit personnes habitent ce logement d'environ 60 m^2. Le départ de ses enfants et le mort de son épouse, survenue en 1861, rendront cet espace un peu moins contigu. Le ménage de F. C. Krieger n'occupe qu'un appartement de l'ensemble de la propriété, composée de deux maisons groupées autour d'une cour. Le reste de l'espace habitable sert de location.
18. Qui s'installent progressivement dans les ménages durant cette période.
19. L'éclairage à gaz n'arrive qu'en 1858, et la plupart des tavernes l'introduisent aussitôt.
20. Le logement des Krieger se trouve dans la maison à l'arrière qui donne sur un grand jardin.
21. Ces interdictions sont prononcées par la municipalité en 1802 et en 1805. Citées dans Mößmer (A.), 2004.
22. Ces promenades dans les environs de Landshut jouissent, selon une enquête médicale menée en 1824, de « *parfums balsamiques* ». Citée dans Mößmer, 2004.

Malgré une sensibilité olfactive qui n'évolue guère par rapport aux miasmes de son environnement urbain, tout événement générateur de parfums jugés agréables augmente par ce contraste son attractivité. Les festivités religieuses constituent ici l'exemple le plus flagrant, car elles s'expriment dans l'omniprésence d'odeurs spécifiques – celles des cierges allumées et de l'encens, ce dernier possédant même un effet légèrement enivrant (Kügler, 2000). La proximité du divin s'exprime de cette manière dans la création d'une perception sensorielle générale de la festivité religieuse, que définissent aussi le visuel et l'ouïe : la richesse de la décoration, la beauté d'une musique solennelle de l'orgue, d'un orchestre, ou encore du chant d'un chœur.

Or, pour qu'une telle ambiance sensorielle puisse véritablement toucher la sensibilité d'un individu, il faut qu'il s'agisse d'un être croyant, comme c'est le cas de F. C. Krieger – on comprend mieux alors ses soucis annuels d'une météo favorable permettant la tenue de la grande procession de la Fête-Dieu dans les rues de la ville (*Journal*, 9 juin 1852), ou encore sa joie de retrouver l'église après de longues maladies lors de ses vieux jours (*Journal*, 21 février 1869). L'expérience sensorielle du religieux fait partie de l'identité d'une société catholique, d'une communauté paroissiale qui définit aussi les liens de familiarité qu'il entretient avec sa ville et sa société, avec les nombreux édifices religieux aperçus de son logement[23] ou rencontrés lors de ses tournées en ville. Ces messages sensoriels envoyés par les cérémonies, facteurs d'émotions spirituelles, font que pour lui, ressentir la ville signifie aussi d'y inclure l'aspect religieux individuel et celui de la communauté paroissiale.

Toucher la ville

Le sens tactile, sans aucune importance selon les conceptions de l'auteur au sujet d'une écriture quotidienne, n'apparaît guère dans le *Journal* de F. C. Krieger. Cependant, la familiarité avec l'espace urbain s'explique aussi par le toucher, par le contact coutumier de ses pieds avec un sol qui change selon les caprices de la météo et des saisons, qui évolue aux variations du revêtement des rues. Elle se définit aussi par le contact habituel de ses mains avec des portes de bâtiments qui lui sont familiers : églises, tavernes et autres lieux publics ou semi-publics. Et il existe certainement aussi une familiarité avec ces murs contre lesquels il est obligé, pris par des vertiges lors de ses vieux jours, de s'appuyer durant les migrations de son domicile vers l'église ou vers une taverne (*Journal*, 27 janvier 1870) ou quand les forces lui font défaut en marchant dans les rues (*Journal*, 22 avril 1870).

Il suffit de regarder la rue où il est domicilié pour connaître tous les aléas du contact physique, dont le toucher constitue un élément essentiel, avec le sol de celle-ci : bien boueuse durant les périodes pluvieuses (*Journal*, 14 novembre 1866 : *Un temps affreux. Il a plu toute la journée. On peut s'enfoncer dans la boue, tant les rues sont boueuses*), poussiéreuse lors des périodes sèches, à peine praticable lors de la fonte des neiges (*Journal*, 5 janvier 1836) ou lorsqu'il y a du verglas – au point d'interdire au diariste de sortir lors de ses vieux jours (*Journal*, 4 janvier 1852). Avant son pavage en 1865, la rue est couverte de cailloux dont la couverture présente de nombreux trous, remplis de sable, permettant ainsi à l'eau d'imbiber le sol et de transformer la rue en vrai bourbier. La rue s'approfondit aussi au milieu, provoquant ainsi une concentration de l'eau sous formes de grandes flaques, alors qu'en hiver se forment de vastes espaces de verglas, source de nombreux accidents consécutifs aux chutes des hommes et des animaux de trait (Schreyer, 1878). Quant aux eaux usées, elles s'écoulent dans les rigoles, constituant également des pièges qui apparaissent soudainement sur le chemin du passant. Lors de longues périodes de pluie, il faut même *patauger dans l'eau*, selon le témoignage des officiers français (Cabrié, 1870-1871), moins habitués à cette circonstance fâcheuse que le diariste qui, dans sa ville natale de Vilshofen, a grandi dans une rue face au Danube et ses crues annuelles.

La maîtrise de l'espace de la ville se fait donc à travers le contact physique avec ses sols et ses murs qui peuvent d'ailleurs le trahir quand des obstacles imprévus apparaissent – ainsi l'eau qui sort d'une des maisons de son voisinage, se transforme en glace et le fait tomber, l'obligeant à passer quelques jours au lit (*Journal,* 10 janvier 1838), tout comme ces lattes oubliées dans la rue et qui font chuter le diariste, pressé de rentrer avant un orage (*Journal*, 29 mai 1853), provoquant un autre alitement de

23. Les fenêtres d'une partie de son logement donnent sur l'imposant clocher de la cathédrale Saint-Martin, située à quelques longueurs de sa maison.

plusieurs semaines. Le dégel provoque à son tour la formation de grandes flaques d'eau bien que la municipalité fasse enlever et transporter la glace en dehors de la ville au début du printemps (Schreyer, 1878).

Ce toucher doit être familier quand, avec l'unique aide d'une canne, il rentre chez lui la nuit, l'éclairage des rues éteint ou trop faible[24], ne voyant quasiment plus rien (sa vue baisse fortement à la fin de sa vie). Le capitaine Auguste Cabrié décrit d'ailleurs ces rues en hiver, quand elles se trouvent dans le noir, avec des pièges sous forme d'ornières, de trous, de flaques d'eau. Les seuls guides, toujours selon l'officier français, sont les talus assez escarpés et les ornières qui se détachent en noir sur le chemin blanc de neige. Le visuel vient donc à l'aide du tactile chez les officiers français dans ce contexte d'un paysage urbain hivernal, alors que le vieux diariste ne possède plus que le toucher pour le guider, à travers le contact de ses pieds et de sa canne avec un sol traître, de ses mains sur des murs salvateurs.

Conclusion

On peut distinguer, concernant la perception sensorielle de F. C. Krieger, deux figures de la ville : d'abord la ville ordinaire, « banale », celle de tous les jours, où l'appareil sensoriel établit des liens de familiarité grâce à la vue, à l'ouïe et au toucher, alors que l'odorat y contribue, semble-t-il, moins. Ces rapports quotidiens sont soumis à des variations temporelles et aux caprices de la météo, mais c'est l'ensemble de ces rapports sensoriels qui tissent les liens de l'individu avec son environnement, selon une lecture directe, indirecte et croisée du *Journal* de F. C. Krieger.

La ville exceptionnelle devient également un objet de l'appareil sensoriel – l'alerte, la catastrophe elle-même, mais aussi la fête, la liesse collective – et elle constitue une mise à l'épreuve des liens ordinaires de l'individu avec sa ville – aussi bien par la peur qu'il éprouve pour elle que par la joie, qui peut constituer aussi une forme de fierté par rapport à sa ville. Ces liens dépendent aussi de la nature du « récepteur », de ses propres sensibilités, de ses dispositions psychiques, de ses rapports avec le pouvoir et la religion – et avec la société de sa ville. Le monarchisme et le conservatisme de l'auteur, tout comme sa bonne intégration dans la société de Landshut, définissent de cette manière en grande partie le regard qu'il pose sur cette ville. N'oublions pas non plus l'image d'une communauté urbaine, protectrice de son existence, qui s'ajoute à cette représentation et possède une influence considérable sur sa perception.

Ces perceptions sensorielles, dans le cadre de la vie ordinaire, dessinent des ambiances, celle de la rue, de l'intérieur des tavernes, de la vie religieuse. Or, ne peut-on pas considérer finalement le ressenti de sa ville comme une somme de ces ambiances constituées par les sens ? L'expérience sensorielle de l'univers urbain suscite en lui des sentiments de familiarité et d'identité avec sa ville de résidence qu'il habite durant 54 ans. Il s'agit de sentiments partagés par ses proches, par les membres de ses « réseaux ». Souvent, il partage ces expériences sensorielles, aussi bien la vue de la ville des hauteurs que les odeurs et les bruits des tavernes, ou encore le paysage visuel, olfactif et auditif des cérémonies religieuses[25]. Ces expériences contribuent à créer des ambiances – qui ne se réduisent pas forcément à un seul sens mais se constituent de plusieurs expériences sensorielles – qui, à leur tour, influent sa manière de voir et de percevoir, de ressentir sa ville avec sa société.

Bibliographie

Amiel H.-F., 1976. *Journal intime*, publié par gagnebin (B.), monnier (Ph.-M.) (dir.), tome premier, *1839-1851*, Lausanne, L'Âge d'Hommes.

Balaÿ O., 2003, *L'espace sonore de la ville au xixe siècle*, s.l., À la Croisée.

Balaÿ O., 2006. « La transformation auditive de la ville au xixe siècle », dans Lambert-Besson A., Terade A. (dir.), *Villes françaises dans la première moitié du xixe siècle. Embellissement, équipement, transformations*, Paris, éds. Recherches/Ipraus.

Beck R., 2010. « Témoigner de sa foi. La place de la religion dans le livre de raison d'un maître passementier bavarois au xixe siècle », dans Bardet, J.-P., Arnoul E., Ruggiu, J.-F., *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque*

24. En 1807, la municipalité introduit l'éclairage des rues à l'aide de chandelles. Les habitants se plaignent cependant de la faible lumière de cet éclairage, notamment dans les ruelles de la ville. *Tagblatt für Landshut und Umgebung*, 18 juillet 1848.

25. Qui inclut aussi les toucher lors des processions quand ses genoux touchent le pavé ou les cailloux des rues.

contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications, Bordeaux, Presse Universitaires de Bordeaux, 2010, p. 489-506.

Cabrié A., 1870-1871, *Journal de captivité*, conservé aux archives municipales de Landshut.

Corbin A., 1982, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Aubier/Montaigne.

Corbin A., 1991. « Histoire et anthropologie sensorielle », dans Corbin A., *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, Paris, Aubier, p. 229-230.

Corbin A., 1994, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.

Corbin A, 2005, « L'emprise de la religion », dans Corbin A., Courtine, J.-J., Vigarello, G., *Histoire du corps*, tome 2, *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, p. 51-84.

Flothow M., 2003-2004. « Evangelisch im Landshut der Neuzeit », *Verhandlungen des Historischen Vereins für Niederbayern*, n° 129-130, p. 181-214.

Hämmerle Ch., 2009. « Diaries », dans Dobson M., Ziemann B., *Reading primary sources. The interpretation of texts from nineteenth- and twentieth-century history*, Londres/New York, Routledge, p. 141-158.

Hense A., 1998. *Glockenläuten und Uhrenschlag. Der Gebrauch von Kirchenglocken in der kirchlichen und staatlichen Rechtsordnung*, Berlin, Dunkler & Humblot, 1998.

Herzog T., 1957. *Landshuter Häuserchronik*, Neustadt an der Aisch, Degenere & Co.

Herzog T., 1994. *Landshut im XIX. Jahrhundert*, Landshut, Residenzverlag, (1re édition 1969).

König G.M., 1996, *Eine Kulturgeschichte des Spaziergangs. Spuren einer bürgerlichen Praktik 1780-1850*, Böhlau, Vienne, Weimar, Cologne.

Krieger F. C., 1821-1872, *Tagebuch*, conservé aux archives municipales de Landshut.

Kügler J., 2000. *Die Macht der Nase : zur religiösen Bedeutung des Duftes*, Stuttgart, Verlag Katholisches Bibelwerk.

Metken S., 1984. *Die letzte Reise. Sterben, Tod und Trauersitten in Oberbayern*, Munich, Hugendubel.

Mössmer A., 2004. *Ärzte, Bürger, Herzöge*, Landshut, Attenkofer.

Raab J., 2001. *Soziologie des Geruchs : über die soziale Konstruktion olfaktorischer Wahrnehmung*, Konstanz, UVK Verlagsgesellschaft.

Saldern A. V., 1997. « Im Haus, zu Hause. Wohnen im Spannungsfeld von Gegebenheiten und Aneignungen », dans Reulecke J. (dir.), *Geschichte des Wohnens*, tome 3, *1800-1918, Das bürgerliche Zeitalter*, Stuttgart, DVA, p. 147-330.

Schreyer Dr O., 1878. *Landshut, seine sanitären Mißstände und deren Verbesserung*, Landshut, Thomann'sche Buchdruckerei.

Staudenraus A., 1835. *Beschreibung der Stadt Landshut in Bayern und ihrer Umgebung*, Landshut, Johann Thomann.

Staudenraus A., 1990. *Spaziergänge in und um Landshut*, Landshut, Isar-Post Verlag, (1re édition 1838).

Walker M., 1971. *German Home Towns: Community, State and general Estate, 1648-1871*, Ithaca, Cornell University Press.

Weis E., 2005. *Montgelas. Der Architekt des modernen bayerischen Staates, 1799-1838*, Munich, C.H. Beck.